

Оссолінські колекції.

CD – диск виконано в рамках угоди укладеної з квітня 2004 р. між Львівською науковою бібліотекою НАН України у Львові і Національним Закладом ім. Оссолінських у Вроцлаві.

Lwowska Naukowa Biblioteka im. W. Stefanyka NAN Ukrainy.

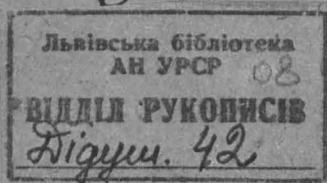
zespół (fond) 45.

Archiwum Dziaduszyckich

Część I. Rękopisy Biblioteki Poturzyckiej Dziaduszyckich.

42. „Marie, née princesse Tsitsianow ex Reine de Georgie”. Dramat historyczny. *XIX w. K. 24.*

194.



Marie, née princesse Tbilisianov ex.
reine de Géorgie.
drame hist. en trois actes.

| Misc. IV. 17. |

1.

Marie,
née Princesse Tsitsianow,
ex. Reine de Georgie.

Drame historique
en trois actes.

Personnages.

1. Marie, née Princesse Tsitsianow, ex-Reine de Georgie. —
2. Hélène, mère de Marie. —
3. Le Prince Tsitsianow, Gouverneur de la Georgie, et Général —
en chef de l'armée russe. —
4. Kalatousof, confident de la Reine. —
5. Sorokin, ami du Prince Tsitsianow. —
6. Lazarew, général russe. —
7. Gadilla, un chef des Tschares. —
8. Otropis, Camara et cinq autres enfans de la Reine. —
9. Une jeune Georgienne. —
10. Des officiers et des soldats russes. —
11. Des serviteurs. —

La scène est à Tiflis.

2

Marie Tsitsianof, ex-Reine de Géorgie.

Acte I^{er}. Scène I^{re}

Une grande salle, avec plusieurs portes; elle est meublée très simplement; des sofas règnent le long des parois; une table avec quelques fauteuils; une glace de moyen genre grandeur.

La Reine, mise à la géorgienne, une lettre à la main.

Enfin les Tchaves vont m'accueillir dans leurs montagnes. Là, je serai à l'abri des persécutions de ces grossiers et cruels moscovites qui, vils esclaves chez eux, ne font des conquêtes que pour y porter la misère, la servitude et les ténèbres de l'ignorance. Là, d'invincibles guerriers défendront des droits d'autant plus sacrés, que je les tiendrai de mes peuples, après les avoir hérités de mes ancêtres.... L'intrépide Tadjilla est chargé de me conduire, de me protéger, de veiller à ma sûreté. Qu'il me tarde de confier à cet indomptable guerrier, ma personne, ma famille, ma fortune et, je l'espère d'un moins, les destinées futures de la Géorgie! C'est aujourd'hui qu'il arrive, et c'est de main, ou de demain que sonnera l'heure de ma délivrance. Avec quelle impatience je compte les heures, les minutes jusqu'à ce moment si ardemment désiré! Qui, de main, je sortirai de ces lieux souillés par la présence de nos ennemis. Il n'y a dans ma confiance que ma mère et le noble géorgien, Skalatorosof, qui m'est dévoué de tout le son ame. Je n'ai donc rien à craindre, mon secret sera bien gardé; on n'apprendra mon évasion que quand je me trouverai au milieu de milliers de vaillants défenseurs. (Un domestique annonce le Prince Tsitsianof.) Voilà une visite qui me contrarie.

Scène II.

La Reine, le Prince Tsitsianof en grand uniforme.

Tsitsianof. (saluant.) Pardon, Madame, si je vous incommode; c'est un intérêt majeur qui m'amène aujourd'hui chez vous.

La Reine. Je ne m'attends à rien d'agréable, Prince Tsitsianof.

Tsitsianof. C'est à tort; cette démarche est toute bienveillante.

La Reine. Voilà une surprise à laquelle j'étais loin de m'attendre!

Cotisianof. Et pourquoi cela? le même sang ne coule-t-il pas dans nos veines?

La Reine. Le même sang? oui, il vient de la même source; mais le vôtre est moscovite, et le mien toujours géorgien.

Cotisianof. Je suis russe de sentiment, pour le bonheur de ma patrie.

La Reine. En la rendant esclave?

Le Prince. En lui procurant la paix, la sûreté et les avantages de la civilisation.

La Reine. La civilisation moscovite: ô, la sanglante ionie!

Le Prince. Qui trouvez-vous là de si ionique, Madame?

La Reine. Esclavage et civilisation sont incompatibles. Conseiller à l'autocrate de commencer par civiliser son propre pays.

Le Prince. Et le fait et même avec assez de succès, ce me semble.

La Reine. Oh, oui! en employant les batogues, le knout et la Sibirie; en fermant son pays comme une ville assiégée; en retenant les paysans sous le joug avilissant de la glèbe; en défendant de donner au peuple la plus légère instruction pour pouvoir les conduire toujours comme un troupeau de bœufs.

Le Prince. Les Géorgiens sont-ils plus éclairés?

La Reine. Sans doute: ils étaient libres, et la liberté est, à elle seule, une puissante lumière, qui se répand de proche en proche par la communication des idées. Maintenant ils sont esclaves d'un despote étranger.

Le Prince. Vous portez trop loin la haine contre un gouvernement qui vous protège

La Reine. Il m'a dépouillé, et privé mes enfants de leur héritage: cette généreuse protection me fait-elle un devoir de m'attacher à l'oppresseur de ma patrie.

Le Prince. Le Gouverneur-Général n'entend pas ce que vous dites au Prince Cotisianof; mais modérez vos expressions.

La Reine. Pourrait-on ajouter à mon infortune.

Le Prince. Si l'on vous envoyait en Prusse.

La Reine. Cette action serait plus que cruelle, on ne la commettra pas.

Koïtziarof. Ne vous y fiez pas: c'est un sort auquel vous êtes incessamment exposé; vous inspirez des craintes.

La Reine. A qui? à vous Prince?

Koïtziarof. A la Russie par votre caractère inquiet, énergique, fier, décidé, et par votre haine contre elle.

La Reine. Quoi! cet énorme colosse qui prétend épouvanter l'Europe et l'Asie, et les a jetés à ses lois, tremble devant une femme faible, isolée, sans moyens!

Koïtziarof. La prudence prescrit de se précautionner contre vos entreprises.

La Reine. Je vous comprends: vous venez me préparer. Est-ce là cette bienveillance dont vous me parlez tout à l'heure.

Koïtziarof. Laissez ces soupçons injurieux. J'ai au contraire le projet de vous garantir pour toujours de tout dérangement.

La Reine. Si c'était par une soumission servile, je n'y consentirais jamais.

Koïtziarof. Vous êtes jeune encore, sage, spirituelle, aimable: refuseriez-vous de convoler à un second mariage?

La Reine. Il n'est pas aisé de procurer un époux à la veuve d'un roi.

Koïtziarof. Sans être reine vous en auriez presque la dignité, les honneurs, le pouvoir; vous jouiriez d'une existence douce, tranquille, agréable; tout présagerait à votre famille un long avenir de prospérité.

La Reine. Et qui pourrait m'assurer un sort si digne d'envie?

Koïtziarof. Moi, Madame!

La Reine. Vous, un serviteur du Czar? Ô, il vous retirerait ses bonnes grâces, ne vous y exposez pas.

Koïtziarof. J'ai donné à l'Empereur de si fortes preuves de ma fidélité qu'il ne concevra aucun soupçon.

La Reine. Mais si vous m'aimez, si vous m'estimez, ne craignez vous pas l'empire d'une femme qui hait votre maître, comme le tyran de sa patrie et le persécuteur de sa famille.

Coissianof. Vous changerez d'opinion Madame. Du reste je vous permettrai de prendre sur moi tout l'ascendant qui appartient à la beauté, à la vertu, à la raison. Mais quant à mon devoir, je le connais, je saurai le remplir. Enfin agréez vous mes vœux? me donnez vous l'espoir de vous mériter?

La Reine. Il me faut un peu de temps pour y réfléchir et me consulter. Il me semble pourtant que, moyennant certaines conditions, nous pourrions nous entendre. Je m'expliquerai plus tard.

Coissianof. Je me retire le coeur plein de l'espoir d'une alliance qui fondera le bonheur de moi, de vous et de vos enfants. (Il salue et sort).

Scène III.

La Reine. Hélène.

La Reine. Coissianof veut m'épouser, lui ardent ami de la Prusse! Qui l'eût deviné. C'est bien si son coeur redevient géorgien. La conquête d'un esclave ne me tente pas. J'ai plutôt cherché un asyle dans les montagnes: là, je les braverai tous, lui, son maître et les barbares Moscovites. (Hélène entre, la Reine s'avance vers elle.) Apprenez ma mère, qu'on m^{se} cherche en mariage.

Hélène. Vous m'étonnez. Qui donc ici pourrait avoir cette présomption?

La Reine. Le lieutenant de l'Autocrate.

Hélène. Le Gouverneur Général? Ma chère Marie, soyez sur vos gardes; c'est peut-être un piège qu'il vous tend; qui sait s'il n'a pas quelques rapports sur votre projet d'évasion; il veut s'en assurer.

La Reine. Pour cela non, il a mis trop de franchise dans ses expressions. D'ailleurs nous n'avons pour confident que Kalataouof, qui est incapable de nous trahir.

Hélène. J'ai de lui la meilleure opinion. Mais vous le savez aussi bien que moi, Marie, les Prusses sont rusés, faux, corrupteurs, et ne rougissent pas d'employer les moyens les plus odieux pour réussir dans leurs projets.

La Reine. Ô, ne troublez pas ma sécurité! Qu'il me serait douloureux de concevoir le moindre soupçon contre un homme qui s'est montré si attaché à mon époux et à moi. (Kalataouof entre)

La Reine. Hélène. Kalatousof.

La Reine. N'est-ce pas, mon cher Kalatousof, vous nous aimez, vous nous resterez fidèles, vous repousserez avec dédain toutes les séductions moscovites ?

Kalatousof. Ce discours montre de la défiance ; pourquoi ai-je pu la mériter ? Ô ma Reine ! vous me déchirez le cœur. Toutes les richesses de la Prusse ne pourraient me faire oublier ce que je vous dois.

La Reine. Cela suffit. Seul vous connaissez nos secrets ; ils sont déposés dans le cœur d'un brave homme ; je suis sans inquiétude. Jugez combien je vous tiens digne de mon estime : Ladilla va arriver et toutes les mesures sont prises pour assurer mon évacuation.

Kalatousof. Est-ce bien sûr ? Plus d'une fois vous avez déjà été trompé par de faux amis.

La Reine. Il n'y a plus de doute. Ainsi tenez-vous prêt, car je m'imagine que vous quitterez Céphiss avec nous.

Kalatousof. N'en doutez pas, c'est mon devoir.

La Reine. Je vous confierai en outre que le Prince Cétrianof demande ma main.

Kalatousof. Votre ennemi s'allie avec vous, Ô ! vous n'y consentirez jamais.

Hélène. C'est aussi mon opinion.

La Reine. S'il s'obstine à rester russe, je repousse ses propositions ; mais s'il veut contribuer avec moi à rétablir le royaume de Georgie, je l'accepte avec enthousiasme. Il n'y a aucun sacrifice dont je ne sois capable pour la patrie, quelque pénible qu'il soit d'ailleurs.

Kalatousof. Vous connaissez ses dispositions envers votre famille ; il feindra de consentir à tout, pour mieux la perdre.

Hélène. Ne rejetez pas ce que le fidèle Kalatousof vous dit : je pense comme lui.

La Reine. Il m'est impossible d'avoir de Cétrianof une opinion si affreuse. Quoique dévoué à la Prusse, il n'a pas l'âme vile et perverse. Je serai d'ailleurs sur mes gardes. Avec un peu de pénétration il n'est pas bien difficile de reconnaître un méchant, et de deviner ses perfides pensées. N'est-il pas vrai Kalatousof ?

Kalatousof. (embarrassé) Mais..... il y a des hommes qui savent adroitement cacher leurs des,

seins malveillants; et peut-être que Coïtzianof

Le Prince. Je le mettrai à une si rude épreuve qu'il lui sera impossible de me tromper. Adieu.

Allez vous préparer à partir. (Elle sort avec ^{hélène} le Prince.)

Scène V.

Kalataouof. J'étais comme sur des épines --- Mais, me voilà seul --- Que dis-je? ne suis-je pas vis-à-vis de ma conscience qui me harcèle, qui me tourmente? Je me suis laissé corrompre par l'or et les promesses Russes; j'ai pris des engagements avec Coïtzianof, tandis que le Prince met dans ma probité une confiance entière. Que faire maintenant? D'un côté la fortune me sourit: richesse, haut emploi, considération. De l'autre la vie rude des montagnes, les privations, la pauvreté, la mort, peut-être. Ya-t-il donc là à balancer? Conscience tu n'es qu'un vain mot inventé par les puissants de la terre pour épouvanter les âmes faibles, pour les diriger et les dominer? --- Plus d'hésitation. Loin de moi la pusillanimité. Eh! ne vivons-nous pas dans un siècle où le bonheur sanctifie le crime, où ceinture d'or vaut mieux que vertu et bonne renommée. Mais que pensera-t-on, que dira-t-on de moi? L'histoire va me flétrir comme un monstre de perfidie et d'ingratitude --- Mon nom sera couvert d'opprobre --- Qu'elle dise ce qu'elle veut, je m'en soucie peu --- Que m'importe à moi le jugement des hommes quand je ne serai plus. Après moi le néant, la fin du monde. Vivons dans l'abondance et la joie, et moquons nous du reste. (Il s'en va.)

Scène VI

Le Prince Coïtzianof. Sorokin.

La maison du Prince; une salle moyenne et peu décorée comme aussi peu meublée.

Le Prince Coïtzianof. Vous ne partagez donc pas mon opinion.

Sorokin. Non, Prince, je la crois contraire à vos intérêts.

Le Prince. Et moi, je pense les avoir sur une base très solide.

Sorokin. Vous jouissez ici de la plus brillante position, qui est d'autant plus agréable, qu'elle est indépendante: vous risqueriez de la perdre?

Estroianof. Je suis dans l'alternative ou d'épouser Marie, ou de l'envoyer en Prusse: son âme fière, son caractère énergique, son esprit ardent et cultivé me font craindre quelque entreprise hasardeuse de sa part. Je sais à ne pas en douter, qu'elle a déjà des communications avec les habitants du Caucase.

Sorokin. Vous devriez préférer la déportation, ce me semble.

Estroianof. C'est en mon pouvoir; mais les conséquences.

Sorokin. Je n'en vois pas qui soient tant à craindre.

Estroianof. Aucun danger réel, si vous voulez. Mais considérez ceci, mon ami: en épousant Marie je rattache toutes les opinions à la Prusse; mon administration deviendra toute populaire. Si je l'envoie en Prusse, je serai chargé des malédictions de la Géorgie entière; car vous ne vous imaginez pas combien une mère, chargée de sept enfants, dont l'aîné n'a que neuf ans; une mère jeune, belle, sage et qui a été Princesse, inspire d'intérêt et d'amour à tous les cœurs. Vous jugerez maintenant qu'en cherchant à l'épouser, je travaille autant pour la Prusse que pour moi; et plus encore pour ces belles provinces, en étouffant la haine des partis, et en leur procurant tous les avantages de la concorde et de la paix.

Sorokin. Je me range de votre avis: je crains seulement que vous n'éveilliez contre vous des inquiétudes à la cour de Ouar, qui pourrait bien vous supposer des projets ambitieux.

Estroianof. Tant de preuves que j'ai données de mon attachement ne doivent laisser aucun doute.

Sorokin. Et l'ex-Princesse consentira-t-elle?

Estroianof. Ce serait une folie à elle que de s'y opposer. (Un domestique.)

Le Domestique. Kalatousof désire vous parler sur le champ.

Estroianof. Qu'il entre. (le domestique sort.) Il vient sans doute avec quelque important rapport. / Kalatousof entre en saluant très respectueusement. /

Scène VIII.

Estroianof. Sorokin. Kalatousof.

Estroianof. Que me voulez-vous Kalatousof?

Kalataouof. Nous parler en particulier, mon Prince.

Kitsianoof. Je n'ai point de secret pour Sorokin, ne vous gênez pas.

Kalataouof. Mais c'est une affaire de la plus haute importance.

Kitsianoof. C'est égal, parler.

Kalataouof. (embarrassé.) Marie Kitsianoof attend Sadilla.

Kitsianoof. Ho, ho! que veut-elle en faire?

Kalataouof. S'enfuir avec lui, au Caucase, chez les Tschaves.

Kitsianoof. Cela devient sérieux. Quand doit-il arriver? le savez-vous?

Kalataouof. Aujourd'hui ou demain.

Kitsianoof. Cela est-il bien sûr?

Kalataouof. Je le tiens de sa bouche.

Kitsianoof. Prenez cette bourse en attendant une meilleure récompense. Je vous recommanderai, dirai fortement à l'Empereur qui n'oubliera pas de vous donner des marques de sa munificence. Maintenant allez, observez bien chaque démarche de Marie, et que je sache le moment où Sadilla mettra le pied dans Tiflis.

Kalataouof. Reposez-vous, Prince, sur mon zèle à servir notre puissant monarque. Si vous daigniez me le permettre, je prendrais la liberté de vous entretenir encore d'une autre affaire.

Kitsianoof. Bien, mais soyez bref.

Kalataouof. La Reine m'a confié que vous recherchez une alliance avec elle.

Kitsianoof. (vivement.) A-t-elle témoigné quelques dispositions favorables pour moi?

Kalataouof. Je l'ai fort pressée de ne pas s'opposer à une union si honorable, en lui représentant tout le bonheur qui en découlerait pour elle et pour sa famille.

Si le Prince Kitsianoof, m'a-t-elle répondu, consent à abandonner le parti russe pour travailler avec moi à la restauration de la Géorgie, je suis toute à lui; sinon qu'il me laisse en repos. Cette hauteur, cette fierté déplacée lui vient, j'en suis sûr, de l'espoir de sa prochaine invasion.

Kitsianoof. Nous y mettrons bon ordre. L'amour d'une femme ne me fera jamais manquer à mon devoir envers mon souverain. Je suis dévoué à la Russie par conviction, et

6

Maria, toute belle, toute méritante qu'elle est n'eut jamais la puissance de m'en déte-
cher.

Kalataouof. C'est bien, mon Prince, car je doute que ce mariage vous portât bonheur; il vous ren-
drait suspect.

Kitsianof. Ce sont mes affaires. Je ne vous demande pas de conseil. Bornex-vous à remplir la
commission dont vous êtes chargé.

Kalataouof. Excusez si mon attachement à votre personne m'a emporté plus loin que je ne de-
vais. C'est que je regarde cette union comme incompatible avec votre position actuelle.
Mais je me tais.

Kitsianof. C'est bien. Retournez près de Maria, et revenez me prévenir de tout ce qui se passe.

Kalataouof. J'obéis à vos ordres.

Scène VIII.

Kitsianof. Sorokin.

Sorokin. L'homme exécrationnable! à peine pouvais-je retenir mon indignation. Le miséra-
ble s'insinue dans l'intimité d'une femme pour la trahir, pour la livrer; et
cette infamie lui vaudra des récompenses, peut-être même des décorations.

Kitsianof. Ô que non! Les promesses sont pompeuses, mais les récompenses seront maigres.
Croyez, Sorokin, que je le deteste autant que vous. Mais que faire? un gouver-
nement prudent a besoin de mettre en oeuvre de cette dégoûtante tourbe; mais
quand on s'en est servi, on les jette comme des citrons dont on a pressé le jus, et ils ren-
dent dans la poubelle, dont ils sont sortis, couverts du mépris qu'ils ont mérité. C'est
un malheur qu'on ne puisse gouverner paisiblement les hommes sans employer
de ces vils instruments.

Sorokin. Je pense moi, qu'en donnant au peuple une bonne éducation qui lui est presque
partout refusée; en soignant pour ses besoins qui sont si souvent négligés; en
ne l'accablant pas d'impôts qui lui ôtent une bonne partie de sa subsistance; enfin
en lui montrant d'une manière précise, claire, nette, ses droits et ses devoirs,
on lui disait; jouis sagement des uns, remplis fidèlement les autres; je pense

dis-je, qu'on pourrait bien se passer de ces moyens odieux, plus propres à pervertir la morale publique, qu'à donner de la sécurité aux gouvernements.

Costianof. Quelle erreur! Voilà justement les chemins des révolutions. Il faut que le peuple ne connaisse que ses devoirs. Lui parler de ses droits c'est le rendre exigeant, inquiet, mécontent, intraitable. On doit en un mot, le laisser dans une profonde ignorance; alors il est aisé à gouverner. Lui donner des lumières, c'est travailler à son malheur, car elles lui font sentir plus amèrement toutes les épines, de sa sujétion.

Sorokin. Voilà, mon cher Prince, les sophismes dont les grands de la terre se servent pour retenir les hommes dans l'enfance et la servitude. Mais leurs efforts seront vains: jamais ils ne pourront arrêter la propagation des lumières, ni empêcher l'émancipation des peuples. Pour moi, j'ai l'intime conviction que des lois libérales et un gouvernement paternel sont le plus sûr garant de la prospérité et de la paix intérieure des états.

Costianof. Parlons d'autres choses. Que dites-vous du projet de la Princesse? Si elle pense m'échapper elle se trompe fort. Ou elle sera ma femme, ou je l'enverrai en pèlerinage.

Sorokin. Trouvez-vous étrange qu'elle cherche à se soustraire à la domination russe qui l'humilie? C'est pourtant si naturel.

Costianof. N'est-il pas de mon devoir de l'en empêcher? Fadilla à son arrivée à Tiflis, paraîtra devant moi et je le ferai arrêter: la Princesse voyant son projet découvert, s'humanisera, je me flatte, et cessera d'être cruelle à mes vœux.

Sorokin. Cette belle et altière géorgienne, je la connais: la violence l'irritera, l'indignera, l'enflammera. Vous vous préparez, Prince, je le prévois, bien des soucis et des désagréments.

Costianof. Les femmes pensent et agissent presque toujours autrement qu'elles ne parlent. Marie est jeune, un second mari ne lui sera pas à charge; et pour assurer un sort tranquille et heureux à ses enfants, qu'elle ché-

rit plus que rien au monde, elle fera le sacrifice de ses idées chimériques de royauté. Que peut-elle d'ailleurs espérer au Caucase?

Sorokin. La sûreté, la liberté, la vénération des montagnards qui sont si attachés à la famille de leurs Rois, qu'ils en défendront les restes avec un indomptable courage. Vous n'ignorez pas que les Pchaves formaient la garde des Rois de Géorgie. C'est chez eux qu'elle veut aller.

Csitrianoz.raison de plus pour que je la fasse déporter si elle me refuse; car il faut que je la mette hors d'état de nuire.

Sorokin. Vous même vous trouvez tantôt ce parti trop dur, même dangereux.

Csitrianoz. La tenir renfermée ne serait pas mieux. La surveiller sans cesse serait trop incommode; elle pourrait même m'échapper. Au reste le temps porte conseil, nous verrons. / Il salue et rentre dans son cabinet; Sorokin salue et s'en va. /

Scène VIII

La salle de la Peine.

La Peine, Hélène. Les enfants qui s'amuseront sur les sofas, tous habillés à la géorgienne.

Hélène. J'attends la fin de cette journée dans une extrême inquiétude.

La Peine. Pourquoi, ma mère?

Hélène. Le brave Gadilla ne sera-t-il pas arrêté par d'insurmontables obstacles?

La Peine. Je me repose tout-à-fait sur sa prudence et son courage.

Hélène. Csitrianoz exerce une exacte police.

La Peine. On en a trompé de plus fois que lui. Je suis tranquille, soyez le aussi.

Ocropix. / L'aîné des enfants s'approche de sa mère. / Ça m'a dit, Haman, que nous ferons une longue promenade; quand cela?

La Peine. Aujourd'hui encore, ou demain matin.

Ocropix. Que je serai content! Je m'ennuie d'être presque toujours enfermé. Ces vilains Pufes ne nous empêcheront-ils pas, cette fois-ci?

La Peine. Non, mon enfant.

Ocropix. Mes frères et mes sœurs viendront tous avec nous, n'est-ce pas?

La Peine. Vraiment, je n'irai pas sans eux.

Océpiv. Ristrons nous longtemps ?

La Peine. Si nous sommes bien gais, bien contents, nous ne reviendrons pas de sitôt.

Océpiv. Ha ! je dirai à mes frères d'être toujours de bonne humeur. Que je me réjouirai de ne plus voir ces méchants Moscovites qui nous tiennent comme en prison.

Hélène. Ah ça, petit garçon, ne babiller pas, si vous voulez qu'ils n'empêchent pas notre promenade.

Océpiv. Soyez sans craintes, je me couperais plutôt la langue.

La Peine. De la discrétion, mon fils. (Skatatosof entre en saluant.) Pétriv, vous tous dans votre appartement. (Ils s'en vont.)

Scène X

La Peine. Hélène. Skatatosof.

Skatatosof. (à la Peine.) J'attends vos ordres, mes préparatifs sont faits. Je suis prêt à vous suivre, Peine, à vous protéger, à combattre pour vous.

La Peine. Si n'attendais rien moins de votre noble dévouement, vous en serez dignement récompensé.

Skatatosof. Je ne le suis déjà que trop. Il faut vous presser de partir, de crainte qu'il ne transpire quelque chose de votre projet.

Hélène. Seul vous en êtes le dépositaire, l'avez-vous confié à quelqu'un ?

Skatatosof. Puis-je vous inspirer des craintes, moi qui ne cesse de vous donner des preuves de ma fidélité ?

La Peine. Non, non, mon bon ami. Vous avez de l'honneur, de la religion, vous m'aimez, vous êtes attaché à la famille de vos Pères; jamais vous ne la trahirez. Et pour qui encore ? pour les barbares moscovites, tyrans de notre belle patrie.

Skatatosof. Je me soumetts, ma Peine à toutes les épreuves qu'il vous plaira. Ordonnez, et je vais immoler Vitsianof à votre vengeance.

Hélène. Nous ne voulons pas d'assassinats inutiles et criminels.

Skatatosof. Je m'étonne que Gadilla ne soit pas ici encore.

La Peine. Il prend sans doute toutes les précautions imaginables pour assurer notre sécurité.

te.

Kalataouof. Pourvu qu'il puisse remplir sa promesse.

La Peine. Je n'en ai aucun doute. (Le domestique annonce un Pechave.) Introduisez-le, Peut-être que c'est Gadilla lui-même. (Il entre.)

Scène XVI

La Peine. Hélène. Kalataouof. Le Pechave.

Le Pechave. (regardant chacun) Il me faut parler à la Peine.

La Peine. Ah voici. Qui me voulez-vous?

Le Pechave. Ma commission est secrète, je dois m'en acquitter sans témoin.

La Peine. Voici ma mère et voilà un de nos amis, mon confident; vous pouvez remplir votre message en leur présence.

Le Pechave. Gadilla m'envoie vous prévenir qu'il va arriver, et qu'il faut que vous soyez prête à vous mettre aussitôt en route.

La Peine. Tous nos préparatifs sont faits.

Le Pechave. Il n'a rien négligé de ce qui peut rendre votre voyage commode et en assurer le succès: des mules vous attendent derrière le Roux, à quelque distance du pont; des postes armés sont placés de proche en proche, cachés dans les bois et les broussailles, pour vous protéger si l'on vous poursuivait. Il n'attend, pour se rendre près de vous, que le rapport que toutes ces dispositions sont exécutées.

La Peine. Grand merci, brave homme (Elle lui présente une bourse.)

Le Pechave. De pareils services ne se paient pas avec de l'argent, dont nous faisons d'ail- leurs peu de cas. Votre amour nous récompensera en nous gouvernant avec sagesse.

La Peine. Qui, noble cœur, je remplirai vos espérances. Retournez vers Gadilla et dites lui bien que sa Peine, non, non, que son amie l'attend pour se confier, avec toute sa famille, à son généreux courage.

Le Pechave. Dieu vous aide, bonne Peine et vous conduise bientôt au milieu de nous qui sommes vos vrais amis (Il salue et s'en va.)

Scène XVII

La Reine. Dieu Puissant ! ne m'abandonnez pas; protégez-moi; ayez pitié d'une mère infortunée et de ses faibles enfants. conduisez-nous heureusement dans les montagnes, dans ce fort inexpugnable défendu par d'invincibles guerriers; et que du haut du Caucase je parviens à délivrer toute la belle Géorgie du joug de ses cruels persécuteurs. (Elle rentre avec sa mère; Kalatousof s'en va.)

Fin du 1^{er} Acte.

Acte second.

La salle de la Princesse.

Scène II.

Hélène. Océpiv. Camara.

Hélène. Ne faites pas de bruit, votre bonne Maman dort.

Camara. Je serai bien tranquille.

Océpiv. (Qui s'approche d'Hélène.) Pourquoi notre promenade ne se fait-elle pas encore ?

Hélène. Pourquoi mon enfant ? C'est que nous attendons quelqu'un pour nous accompagner.

Océpiv. C'est mal à lui qu'il se fasse attendre si longtemps.

Hélène. Un peu de patience, mon petit ami, il ne manquera pas de venir.

Océpiv. (va entrouvrir le rideau de l'alcove, où sa mère repose, il regarde et écoute, et revient ensuite vers Hélène.)

Camara. Voyez, mère Grand Maman, comme je suis mise, n'est-ce pas que c'est bien commode pour courir et sauter sur le chemin.

Hélène. Vraiment très commode. (aux enfants.) Chut, chut ! vous réveilleriez Maman.

Océpiv. Elle est fort agitée ; elle fait des gestes de la main et parle en dormant.

Hélène. C'est que quelque songe la tourmente ou l'amuse, comme cela arrive souvent quand on dort.

Océpiv. Permettez que je la réveille.

Hélène. Non, Océpiv, elle a besoin de repos... (Kalatousof entre). Retirez-vous avec votre sœur, et attendez qu'on vous rappelle.

Scène III.

Hélène. Kalatousof.

Kalatousof. Je suis venu m'informer, Princesse, si Gadilla n'est pas encore arrivé.

Hélène. Non, et sans lui nous ne pouvons faire un pas.

Kalatousof. Pourvu que ce retard ne nous nuise pas.

Hélène. Ce n'est pas ce que j'apprehende.

Kalatousof. Dieu veuille qu'il n'invente pas notre projet et ne le fasse échouer.

Hélène. C'est déjà plus d'une fois, ce me semble, que vous exprimez la même idée: je vous le répète, vous avez seul, à Piffis, notre secret; l'avez-vous communiqué à quelqu'un?

Kalatoousof. Dieu garde, Madame; mais les murailles ont des oreilles, dit-on.

Hélène. Non pas; mais les méchants ont partout des yeux et des oreilles; et il ne leur coûte qu'un peu d'or pour acheter les yeux et les oreilles des traîtres et des faux-amis.

Kalatoousof. Hélas oui! nous vivons dans un bien méchant monde.

Hélène. Je trouve moi, ce monde très bon: il n'y manque que la bonne foi et la justice que partout on foule aux pieds. Partout le puissant écrase le faible.

(La Peine entre précipitamment comme saisie d'épouvante; Hélène se lève de son siège pour aller au devant d'elle.)

Scène VIII

La Peine, Hélène, Kalatoousof.

La Peine. Ah, ma mère, ma tendre mère!

Hélène. Hé bien! quoi ma fille?

La Peine. Un rêve!... quel horrible rêve! un rêve qui me glace d'effroi!

Kalatoousof. Pour un rêve vous tourmentez si cruellement!

La Peine. Ô les rêves sont quelquefois un presentement de la nature ou un avis du ciel!
Le mien en est un.

Hélène. Ma chère Marie! les rêves sont d'ordinaire le résultat des craintes ou des espérances, des peines ou des plaisirs, enfin des diverses sensations qui ont occupé notre âme pendant que nous veillions. Mais enfin, parle, explique-toi.

La Peine. Laissez-moi me remettre un peu de mon trouble.

Hélène. Vous savez combien les songes sont trompeurs; vous en avez fait plus d'une fois l'expérience.

La Peine. Ecouter et juger: il me semblait que j'étais chez Totsianof placée derrière une tapisserie. Quelqu'un entre. Je prête l'oreille. Figurez-vous ma surprise, ma douleur, mon trouble, en entendant un perfide lui dévoiler tout notre plan d'invasion, dans les plus minutieux détails. On lui promet de magnifiques recom-

10

penses; on l'engage à continuer son affreux espionnage, pour être instruit de la moindre de mes démarches. Dieu n'a-t-il pas donné pour voir en face le scélérat à qui j'étais redevable de cette infame délation. Je me réveillai en m'élançant pour le punir. Mais du moins j'ai reconnu sa voix; et cette voix, c'était la tienne Kalataouof. Parle, justifie toi, ou je te poignarde.

Kalataouof. (tombe à ses pieds) Prieur, ma bienfaitrice, ma souveraine! je vous jure par les mânes de mes ancêtres, en présence du Dieu éternel.

Le Prieur. Ne jure pas. Le serment est inutile à l'homme vertueux; il ne lie pas le scélérat qui se joue des choses les plus saintes. Ce n'est qu'un parjure ajouté à ses crimes, qui le tourmentent peu, si même il ne s'imagine pas s'en laver par une confession; lui qui, par avidité ou par ambition, a porté la douleur et le désespoir ^{au sein de vertueuses familles} a peut-être plongé sa propre patrie dans le malheur et l'esclavage. Ô l'Éternel est inexorable pour ces êtres pervers: il les repousse, il les réprouve; jamais il ne leur pardonnara, et l'enfer est un châtement encore trop doux pour eux.

Kalataouof. Magnanime Princesse! Ne concevez pas contre moi des soupçons si injurieux. je ne les mérite pas. Qu'ai-je fait qui puisse vous donner le moindre doute de ma fidélité. Ne suis-je pas, en ce moment, prêt à vous suivre, à mourir à vos côtés pour défendre votre chère vie? Hélas! lorsque je m'attendais à des éloges, vous versez l'amertume dans mon âme, vous me menacez de me percer le cœur. Voilà donc à quoi on s'expose en s'attachant à la fortune des grands. Loin d'en obtenir de la gratitude, ils nous menacent et nous martyrisent par les plus injustes reproches. Ô que n'ai-je mon poignard sur moi! Vous verriez ce que j'en ferais, et vous le regretteriez, mais trop tard.

Hélène. Savez-vous, Marie, qu'il y a peu de justice d'attaquer si cruellement Kalataouof sur le simple soupçon d'un rêve. Il est pourtant notre ami.

Le Prieur. S'il est innocent, il rejettera cette vivacité sur ma position précaire qui j'en l'avoue, m'a importé trop loin. Mais je repousse maintenant toute défiance et me repose sur son honnêteté. Je vais lui en donner une nouvelle preuve. Selon un second message que j'ai reçu, Gadilla m'annonce que les mesures

qu'il a prises sont telles qu'une fois hors de Ciffis, notre fuite sera couronnée du plus heureux succès. Point de rancune, mon ami; arrivés dans les montagnes j'aurai soin de vous. À revoir. (Elle sort avec sa mère.) Gadilla rencontre Kalatousof qui voulait sortir.)

Scène IV.

Kalatousof. Gadilla.

Gadilla. Ah! te voilà, Kalatousof! Que fais-tu donc ici tout seul?

Kalatousof. Te l'attends. Tu as bien tardé; la Peine est impatiente de te voir.

Gadilla. Sais-tu pourquoi je suis venu?

Kalatousof. Sans doute que je le sais.

Gadilla. La Peine a mal fait de te l'avoir confié.

Kalatousof. Et la raison, s'il te plaît?

Gadilla. Par la raison qu'un secret de cette importance ne se confie pas.

Kalatousof. Ignores-tu que je suis le confident de la Peine.

Gadilla. Tu ne serais pas mon homme, toi.

Kalatousof. Me supposes-tu capable de la trahir?

Gadilla. Premerci le ciel que mon opinion, sur toi, ne va pas jusque là.

Kalatousof. Que pourrais-tu me faire?

Gadilla. Avec des gens de cette trempe, je ne fais pas de façons, moi.

Kalatousof. Explique-toi; qu'arriverait-il?

Gadilla. Pas grand chose: (il montre son poignard.) vois cette lancette; elle te ferait une petite saignée qui l'empêcherait, une fois pour toutes d'être indiscret.

Kalatousof. Prête de plaisanteries. Quand partons-nous?

Gadilla. Nous! es-tu de la partie?

Kalatousof. Me crois-tu assez lâche pour abandonner la Peine?

Gadilla. Alors je te ferai réparation d'honneur.

Kalatousof. Es-tu sûr de notre fuite? n'avons-nous rien à craindre?

Gadilla. Tu trembles déjà? ne t'associe pas avec des Pecharves; reste chez toi.

Kalatousof. J'ai promis à la Peine de l'accompagner et de la défendre.

11

Gadilla. Sache donc qu'une tête si auguste étant confiée à mon intelligence; je n'ai rien négligé pour assurer son entrée dans nos montagnes, d'où elle pourra braver, sans crainte, tous les Moscovites du monde. Prépare-toi donc, puisque tu es des nôtres. Je vais lui parler.

Scène V.

Kalatausof.

Kalatausof. L'empereur me poursuit aujourd'hui: des poignards ^{brillent et} me menacent de toutes parts -- Je n'ai pu rien apprendre de lui; j'en sais assez pour fonder ma fortune. Allons faire mon rapport au Prince; et pour lui donner plus de poids, je dirai que j'ai tout appris de Gadilla lui-même. Maintenant fuyons ces lieux pour ne plus y revenir. Prince altière et impérieuse! toi qui voulais me poignarder sur un simple rève, tu n'apprendras jamais qui t'a vendue aux Perses. Je jouirai des fruits de mon habileté en conservant ma réputation d'honnête homme. Du reste peu m'importe qu'il en transpire quelque chose: je serai riche, considéré, respecté; c'est le lot de bien des milliers d'autres qui ne sont pas meilleurs que moi. (Il sort par une porte tandis que la Princesse et Gadilla entrent par une autre porte.)

Scène VI.

La Princesse. Hélène. Gadilla.

La Princesse. Combinons tout sagement. Comment sortir de la ville avec ma mère et mes enfants, sans éveiller des soupçons.

Gadilla. Vous, avec votre mère et votre fils aîné, vous prendrez les devants, comme pour faire une promenade; à peu d'intervalle trois de vos enfants avec un domestique, et les trois autres avec un autre domestique vous suivront. Parvenus tous au delà de la rivière du Kour, vous m'y trouverez avec des mules qui vous attendent. Des guerriers choisis sont cachés pour vous défendre, et des vedettes placées pour allumer des feux de montagnes en montagnes, et annoncer votre départ de Tiflis. Toutes les populations seront sous les armes: une partie s'avancera au plus tôt pour repousser chaque attaque, et demain vous vous trouverez au milieu des Perses dont vous con-

naîssez la valeur et le dévouement. Là votre règne recommence; delà vous pourrez jeter un regard de mépris sur ces serviles moscovites qui vous ont détronés.

Hélène. Êtes-vous bien certains que tous vos ordres seront exécutés?

Sadilla. Je n'ai point donné d'ordre. J'ai dit, je veux délivrer notre Prine, j'ai besoin de guerriers. A ces mots il se manifesta une ardeur un enthousiasme incroyable; si je l'avais voulu, la nation entière, hommes, femmes, enfants, se serait levée en masse. Je leur fis entendre qu'un trop grand concours de gens armés pourrait donner l'œil à l'ennemi. Tout le monde s'est rangé de mon avis. Il ne manque à leur bonheur que votre présence: ils en jouiront.

La Prine. Leur bonheur! Ô! il me sera plus cher que le mien, plus cher que celui de mes propres enfants! Que dis-je? Ne seront-ils pas tous mes enfants? Et vous, brave Sadilla! que ne vous dois-je pas? que puis-je faire pour vous?

Sadilla. Prine! rien. Je trouverai ma récompense dans le bonheur que vous goûterez, parmi nous, avec vos enfants qui sont les nobles descendants de nos Prins.

La Prine. Âme grande et magnanime! Il n'y a que la pure vertu ou la simple nature qui soient capables d'un dévouement si généreux. Jamais je n'oublierai que vous aurez été le sauveur de vos Prins; et jamais ce bienfait ne pèsera sur mon cœur.

Sadilla. Il faut l'oublier, Prine; il faut oublier les individus pour ne vous occuper que de bien général; et tâcher d'abord, par votre sagesse, votre bonté et vos vertus, de réunir toutes les peuplades du Caucase en une seule famille. De ce fort de granite nous regnons sur la plaine qui nous environne; nous engagerons les Géorgiens à se joindre à nous, après leur avoir aidé à secouer le joug de fer des Russes. Nous rétablirons le royaume de Géorgie, et le rendrons plus puissant qu'il n'a jamais été. (Un domestique annonce le Gouverneur-Général.)

La Prine. Cette visite me vient bien mal à propos. (à Sadilla) Allez m'attendre dans mon cabinet.

Sadilla. Non, Prine, j'ai quelque chose de plus important à faire. Soyez présente, ne vous trahissez pas. (Il sort par une porte latérale.)

(Catherineof entre en saluant.)

La Reine, debout. Hélène assise. Tsitsianof.

Hélène. Veuillez vous asseoir Prince Tsitsianof.

Tsitsianof. Merci Madame, je resterais debout. (à la Reine) Puis-je espérer, Madame, que ma proposition a obtenu un accueil favorable?

La Reine. Je suis la veuve d'un roi; je veux un roi pour mon second mari.

Tsitsianof. Vous en avez l'autorité et les honneurs. Vous connaissez le pouvoir dont je jouis ici, je le partagerai avec vous.

La Reine. Le pouvoir, vous le tenez d'un despote, l'oppresser de notre patrie. Ce serait, en me faisant sa sujette lui donner des droits qu'il n'a pas.

Tsitsianof. Il faut rejeter sur vos malheurs ces expressions haineuses et déplacées. Vous saurez apprécier la Russie quand vous la connaîtrez mieux. Je vous conduirai à Petersbourg pour vous présenter à l'Empereur: votre beauté, vos grâces, votre esprit, vos vertus inspirent le plus vif intérêt à cette cour brillante, polie, spirituelle; vous y trouverez des honneurs, des plaisirs, des distinctions que vous chercheriez vainement ailleurs.

La Reine. Oui, des dehors rayonnants; il n'y a rien là que pour les yeux; c'est de la vermine dorée. Un cœur droit, noble, vertueux doit s'y corrompre. Je n'en veux point. Je vous le répète, c'est un roi qu'il me faut.

Tsitsianof. Les rois ne sont pas communs de nos jours, et j'ai le malheur de ne pas en être un.

La Reine. Sondex-vous un royaume.

Tsitsianof. Où est-elle la possibilité?

La Reine. En m'épousant vous gagnez toutes les affections de la Géorgie et du Caucase. C'est déjà une puissance. Vous commandez l'armée russe; vous pouvez en placer les différents corps de manière qu'il nous sera facile de rendre l'indépendance à notre patrie. Y consentez-vous?

Tsitsianof. Quoi! Reine, vous me conseillez un parjure et la trahison?

La Reine. Notre premier serment fait à votre pays; vous l'avez violé. Vous en avez prêté un autre au Czar: le tenez-vous pour plus sacré? Et d'ailleurs qu'est-ce qu'un homme en comparaison d'un peuple? L'unité comparée à des millions.

Coisicanof. Ignorez-vous que depuis des siècles les Prussiens ont des prétentions sur notre pays.

La Peine. O vraiment des prétentions bien fondées ! Le Czar Ivanowitz lui envoya des images de saints pour en prendre possession. Vous combattrez, peut-être, pour soutenir cette édifiante légitimité, en foulant aux pieds celle de vos souverains. Le Géorgien a eu une suite non interrompue de près de cent rois ; cette monarchie était sainte et respectée, lorsque la Moscovie était encore dans le néant.

Coisicanof. Voilà comme tout change dans ce monde. Maintenant elle fait trembler l'Europe.

La Peine. Je vous prédis, moi, ou qu'elle s'écroulera sous son propre poids, ou qu'elle sera écrasée sous le poids de ses injustices, de ses usurpations, de ses crimes, et de la haine vengeresse des peuples.

Coisicanof. Cette prophétie ne paraît pas devoir se réaliser bientôt. Nous oublions aussi que les Prussiens ont pour eux le droit de conquête.

La Peine. Comment l'ont-ils acquis, ce droit ? par de viles intrigues, d'infâmes perfidies, de honteuses corruptions et de coupables rivalités excitées parmi les grands. Ils ont semé la discorde dans notre patrie et se sont servis de ce prétexte pour l'invasion. N'ont-ils pas fait la même chose en Pologne ? Cette vaillante nation qui a si longtemps défendu le christianisme contre le mahométisme est maintenant maltraitée, opprimée, incarcérée, suppliciée par ceux mêmes qu'elle a sauvés, ou délivrés du despotisme des Turcs. N'est-ce pas la Moscovie qui a été et qui est encore le principal instrument de ses maux. Ô honte ! que dans l'Europe chrétienne et civilisée une si infernale politique soit qualifiée d'habile, au lieu de la repousser avec dédain, en la couvrant d'opprobre et d'imprécations.

Coisicanof. La politique s'est fait un code de lois, à elle, qui blesse souvent la justice et la morale ; nous n'avons rien de mieux à faire que de nous y soumettre tant qu'elle aura la force pour nous l'imposer.

La Peine. Cet état qui avilit le noble caractère de l'homme, ne peut durer : les peuples s'éclaireront mutuellement, recouvreront leurs droits, briseront les lourdes chaînes du despotisme et se jeteront à la face de leurs orgueilleux et impitoyables maîtres.

Coisicanof. Il y a un grand fonds de sagesse dans vos idées. Quel dommage que vous mettez

70
tous tant d'animosité dans vos expressions, surtout en parlant de la Russie. Vraiment, si j'avais des principes moins fermes vous parviendriez à ébranler ma fidélité, quoique je sache calculer tous les dangers de l'entreprise que vous me proposez. Est-ce donc un si grand plaisir d'être roi dans ces temps agités, exigeants et si pleins de troubles?

La Princesse. Oui, quand on a l'intention, par là, de rendre l'indépendance à sa patrie. Ce n'est pas notre propre plaisir qu'il nous faut chercher sur le trône, mais le bonheur de nos concitoyens.

Caitianof. La monarchie géorgienne a cessé comme cessent toutes les choses de ce monde. Je vous offre un faible dédommagement, un asyle sûr et agréable: voulez-vous en profiter en m'accordant votre main?

La Princesse. Nos opinions, nos sentiments, sont comme les deux pôles de la terre qui ne peuvent se réunir. Je vous remercie, d'ailleurs, de votre bienveillance.

Caitianof. Je ne puis renoncer à l'espoir que vous ne sacrifierez pas la prospérité de votre famille à des biens imaginaires. Adieu, Princesse (il salue et s'en va.)

Scène VIII

La Princesse. Hélène.

Hélène. Vous le voyez, Marie, il préférera toujours de ramper aux pieds des Czar que de se faire roi, en procurant la liberté à son pays. Croyez-moi, c'est l'ambition plutôt que l'amour qui le porte à rechercher votre alliance.

La Princesse. L'amour et l'ambition, ce me semble. Son union avec moi lui assurerait de grands succès dans son administration, et par suite de grandes récompenses du Czar. Mais il m'aime assez et les difficultés donneront plus d'ardeur à sa passion. Je l'ai vu sur le point de céder, et je crois que l'unique crainte de ne pas réussir le retient encore. Si je lui découvrais que j'ai à ma disposition les Péchaves, les Tonschinski, les Circassiens, tout le Caucase enfin, ne le déterminerais-je pas? Qui en pensez-vous?

Hélène. Dieu vous en garde, ma fille, ce serait nous compromettre, et avec nous le brave Sadilla. (Sadilla entre.)

Scène IX

La Peine. Hélène. Gadilla.

Gadilla. J'accours vous prévenir que Coïtsianof me fait appeler chez lui.

La Peine. Mon Dieu! serions nous trahis.

Gadilla. Quelqu'un est-il dans le secret?

Hélène. Le seul Palatousof.

Gadilla. Une affaire d'un intérêt si majeur aurait dû n'être confiée à personne. Palatousof ne me plaît pas: il est trop flatteur, trop soumis, trop rampant. Ce n'est pas ainsi que se montre le véritable attachement. Il vult mieux valoir que vous vous fussiez jetée dans les bras d'un homme du peuple. Ses forces, son cœur, son sang eussent été pour vous. Vous avez oublié, Peine, que ce sont les nobles qui vous ont livrés, vous et notre pays, à la Prusse. Ce sont leurs criminelles intrigues, leur ambition, leur insatiable avidité qui vous ont fait perdre le trône, et à nous notre indépendance. Maintenant que voulez-vous que je fasse, Peine.

La Peine. Il n'y a pas de choix: si vous ne vous rendez pas chez Coïtsianof il vous fera arrêter.

Gadilla. J'y vais, il le faut. Mais je ne prévois rien de bon.

Hélène. Il vient de sortir d'ici et n'a montré aucune défiance.

Gadilla. Les Moscovites sont faux et fourbes, nous en avons eu mille preuves; et Coïtsianof en est un jusque dans les entrailles. S'il me laisse la liberté, nous prendrons aussitôt la route des montagnes. Adieu, bonne et importunée Peine. (Il s'en va; la Peine et Hélène rentrent chez elles.)

Scène X.

La salle du Gouverneur.

Coïtsianof. Sorokin.

Coïtsianof. Ce qui met obstacle à mon bonheur, c'est sa haine contre la Prusse.

Sorokin. Cette haine est bien naturelle; de ruine elle est ravallée à l'état de sujette sans espoir de remonter jamais sur le trône.

Coïtsianof. Cet espoir n'est pas éteint dans son cœur. Elle veut se servir de moi pour le réaliser. Elle me propose d'abandonner la cause de la Prusse et de me retirer

dans les montagnes, où, secondés par les habitants, nous arborerons l'étendard de la révolte, en me proclamant Roi de Géorgie; à ces conditions elle consent à être ma femme.

Sorokin. Vous avez répondu?

Asitsianof. Je me suis rappelé mes serments. Qui sait ce qu'un autre eût fait à ma place. Elle a tant de charmes, d'esprit et d'élévation qu'il m'a fallu toute ma conscience pour résister à ses séductions.

Sorokin. Je le crois: une belle femme et un trône sont des objets qui parlent bien eloquemment. Ne vous exposez plus à cette dangereuse tentation.

Asitsianof. Cette résistance, à laquelle je ne m'attendais pas, donne plus d'intensité à mon amour. Je hasarderais encore une dernière tentative.

Sorokin. Vous êtes amoureux; dans le feu d'un entretien avec elle, vous pouvez être entraîné plus loin que vous ne voulez. Il ne faut pas vous exposer au péril de faire le sacrifice de vos devoirs à l'amour et à l'ambition.

Asitsianof. Je suis sûr de moi. Kalatousof m'a rapporté que Gadillov est entré à Tiflis, qu'il l'a vu chez la Princesse, et qu'il en a appris tout le plan d'évasion qu'il m'a développé: ce sont des mesures prises avec une précision et une sagesse étonnantes. Le chef des Tchekes, qui est chargé d'escorter Marie, se rendra bientôt chez moi. Je veux tout apprendre de lui même, et j'ordonnerai de le conduire en prison. Pour obtenir sa liberté et sortir elle-même de la position fâcheuse où elle se trouve, elle se soumettra à tout ce que je voudrai. (Kalatousof entre.)

Scène XII

Asitsianof. Sorokin. Kalatousof.

Asitsianof. Qui m'apportez-vous de nouveau?

Kalatousof. Que la Princesse est sur le point de s'évader, si vous ne l'empêchez.

Asitsianof. Cela est impossible, j'ai donné la consigne que personne ne sorte de Tiflis.

Kalatousof. Avez-vous fait arrêter Gadillov?

Asitsianof. Pas encore, je veux lui parler auparavant. Je l'attends ici, restez. Je vous remercie de votre zèle. L'Empereur s'empresura de récompenser dignement un si important service. (Un domestique: Gadillov) Suivent les entrées. (à Kalatousof.)

Placez-vous derrière ce paravent et paraissez quand je vous appellerai. (Gadilla entre)

Scène XIII

Coitcianof. Sorokin. Gadilla. Kalatousof caché.

Gadilla. (en entrant) Bon jour Coitcianof.

Coitcianof. Bon jour, Gadilla. Tu es-tu venu faire à Ciflis?

Gadilla. Acheter du sel.

Coitcianof. Ne me cache pas la vérité. Tu sais que si tu ments, je puis, sur le champ, faire tomber ta tête.

Gadilla. Faire tomber ma tête sur le champ! Par qui donc? par ce faible arménien? Te voudrais voir cela!

Coitcianof. (s'approche de Gadilla et le frappe amicalement sur l'épaule) Ne te fâche pas, mon brave Gadilla, il ne t'arrivera aucun mal. Dis-moi seulement la vérité: n'est-ce pas que tu es venu pour enlever la Prine?

Gadilla. Je suis venu pour acheter du sel, comme tu sais que je le fais de temps en temps; Sans besoin, tu ne me verrais jamais à Ciflis.

Coitcianof. Hais-tu donc si fort le gouvernement russe?

Gadilla. J'aime mon indépendance, la vie et la liberté de nos montagnes.

Coitcianof. Tu vas te confondre: paraissez Kalatousof.

Kalatousof. (sortant de sa cachette.) C'est inutilement que tu m'as.

Gadilla. Je ne te connais pas.

Kalatousof. Aujourd'hui tu m'as fait l'aveu de tout dans les appartements de la Prine.

Gadilla. C'est un horrible mensonge. Tu calomnies cette bonne et infortunée Princesse. Homme exécrable! qui te paie, dis-moi, pour te faire jouer cet infâme rôle. Va, il n'y a pas assez de démons pour te punir de ce crime abominable!

(Kalatousof lui applique un soufflet; Gadilla, prompt comme la foudre, tire son poignard et l'enfonce dans le cœur du traître qui tombe à ses pieds.)

Gadilla. Va ^{chez Saton} ~~chez Saton~~ chercher la récompense qu'on t'a promise.

Coitcianof. (à sonné, six grenadiers entrent la baïonnette au bout du fusil.) Conduisez cet homme à la citadelle; qu'on l'enchaîne et qu'on garde le plus profond secret.

Gadilla. Ai-je mérité un traitement si rigoureux ?

Crisianof. Tu oses le demander. (Il lui montre le cadavre.) Regarde !

Gadilla. Et toi regarde ma joue : un soufflet y a été imprimé, en ta présence, par une main méprisante ; elle était deshonorée ; en me venquant j'ai puni un scélérat, un calomnieux. (Les soldats l'imminent durement après lui avoir ôté son poignard.)

Sorokin. Prince c'est une justice du ciel. En considérant le cadavre de ce traître, j'ai plus que honte d'être homme.

Fin du second acte.

Acte III

La salle de la Princesse.

Scène II.

La Princesse. Hélène. Les enfants.

La Princesse. Nous sommes prêts, le temps s'écoule et Gaudilla ne paraît point.

Hélène. Ni Galatousof non plus.

La Princesse. Peut-être préfère-t-il rester à Tiflis que de nous accompagner au Caucase; il a, me une vie commode; celle des montagnes ne lui conviendrait pas.

Hélène. Il serait, du moins, de son devoir de nous en prévenir.

La Princesse. C'est vrai; et s'il n'aime pas de nous accompagner, je lui laisserai la liberté.

Océpiv. (s'approche) commencerons-nous bientôt notre promenade?

Hélène. Nous l'espérons, mon enfant.

Océpiv. Il y a déjà si longtemps que nous attendons, cela m'ennuie.

La Princesse. Moi aussi, mais que faire? (un domestique annonce Tschichanof) Cette visite m'incommode; je ne puis pourtant lui refuser ma porte. (aux enfants) Allez dans votre appartement. (Ils sortent, Tschichanof entre.)

Scène III

La Princesse. Hélène. Tschichanof.

Tschichanof. Je n'ai pu renoncer à l'espoir, Madame, qu'ayant fait de sérieuses réflexions, vous daignerez consentir enfin à mon bonheur, qui assurera en même temps celui de votre famille.

La Princesse. Si vous croyez, Prince, que votre bonheur dépend de moi, vous savez la condition que j'y ai mise.

Tschichanof. Et vous, Madame, vous connaissez mes devoirs. Que penseriez-vous d'un serviteur ou d'un ami qui vous trahirait?

La Princesse. Que c'est un malhonnête homme.

Tschichanof. Vous venez de me tracer la conduite que je dois tenir.

La Princesse. C'est bien différent: vous êtes né géorgien; travailler à la restauration de votre

patric, voilà votre plus saint devoir. Eh bien! puisque vous le désirez, soyons y pour; mais en unissant nos cœurs, réunissons nos efforts pour rendre l'indépendance à la Géorgie, en faisant lever en masse toutes ses populations, avec celles du Caucase; et, après avoir expulsé les barbares de ces belles provinces, nous travaillerons à l'affermissement de la monarchie; et l'éleverons au plus haut degré de prospérité, par des institutions sages et libérales qui germent, depuis longtemps, dans mon cerveau.

Estsianof. Ces flatteuses idées, qui ont leur source dans une belle âme, sont entraînant en théorie, mais inexécutable dans la réalité.

La Peine. Je prouverai le contraire. Je ne trouve rien d'impossible quand on a sincèrement en vue le perfectionnement de l'ordre social, sans partialité.

Estsianof. Combien de grands orateurs ont parlé comme vous, Madame; et à peine parvenus au timon des affaires, ils ont oublié leurs principes philanthropiques et n'ont pas gouverné autrement que les autres.

La Peine. C'est que loin d'avoir, dans leur cœur, l'amour de l'humanité, ils n'avaient en vue que leur propre intérêt, au qu'ils fléchissaient devant les difficultés. Je ne renierai jamais mes principes, moi; et ne reculerai devant rien.

Estsianof. Ce que n'ont pu faire tant de grands philosophes et de profonds législateurs est au dessus de vos forces et des miennes.

La Peine. Je ne me fais pas illusion; il y a de puissants obstacles à vaincre; mais ils ne m'effraient pas. Quand j'ai jeté mes regards bien loin, autour de moi, je vois, sur presque toute la terre, que la science des lois et l'art du gouvernement sont encore dans leur enfance, tandis que les inventions qui contribuent au malheur, à la misère et à l'asservissement des peuples ont été portées à une perfection vraiment désespérante. Ne croyez pas, pour cela, que l'homme, comme Satan, n'ait que le génie du mal. O, non! Dieu lui a donné, dans une égale proportion le génie du bien; mais il est paralysé par l'égoïsme.

Estsianof. Votre tête est exaltée par le malheur Madame; vous rentrez, j'espère, dans la modération qui sied si bien à la femme.

La Peine. Vous me connaissez mal. Cet état est l'expression intime de mes convictions.

Écoutez-moi, Prince: chassons les Moscovites, revenez vainqueur, Je vous fais élever et je dé-
core votre tête de la couronne royale. Alors nous nous occuperons de l'intérieur: nous ac-
corderons au peuple toute la somme de liberté et de bonheur qu'il mérite à tant de
titres. N'est-ce pas lui qui verse son sang pour la défense de l'état, qui le nourrit et
l'enrichit par son travail, qui lui donne des artisans, des artistes, des savants, d'habi-
les guerriers? Le peuple sera donc la base et le but de notre législation. Nous ne
conservons pour nous qu'autant d'autorité qu'il en faut pour faire le bien et
empêcher le mal. Ensuite nous nous efforcerons de faire monter toutes les vertus
avec nous sur le trône: nous bannirons le luxe qui n'est propre qu'à servir de
masque à la pitié de la plupart des rois et des grands qui les entourent; nous re-
pousserons les flatteurs qui pourraient nous faire oublier que nous ne sommes
que des hommes comme les autres. Notre chaste union; les mœurs pures dont nous
donnerons l'exemple; la dissolution que nous chasserons de notre cour; la justice
que nous exercerons avec impartialité; la légèreté des impôts que nous établirons:
tout nous méritera l'estime, l'amour et la vénération des peuples. Votre nom
passera glorieux à la postérité. Les générations futures accourront vous bénir sur vo-
tre tombe, les yeux mouillés de pieuses larmes de gratitude. Quel auguste rôle je
vous propose! En est-il un plus imposant, un plus noble pour un cœur
généreux, un plus digne d'envie, sous les cieux, que celui de délivrer son pays
du joug de ses tyrans?

Coisicanof. Il est difficile de résister à une éloquence si forte et si persuasive. Ce-
pendant il me reste encore quelques scrupules. Je vous demande un court
délai pour prendre un parti.

La Prine. J'attendrai votre retour avec une vive impatience. Si vous n'oubliez
pas que vous êtes géorgien, de la famille des Coisicanof, vous travaillerez
avec un zèle vraiment patriotique à l'affranchissement de votre pays. (Il
salua et s'en va.)

Signé IIIII

La Prine. Hélène.

17
La Prine. Vous le voyez, ma mère, j'ai réussi à le gagner. Grand Dieu! maintenant li dans ces
heureuses dispositions. Nous allons mettre le Caucase et la Géorgie en feu. Alors c'en est fait
des Moscovites. Je vais déjà la patrie s'approcher et s'élever à une haute gloire.

Hélène. Vous allez bien vite, Marie. Qui sait s'il ne se raviserait pas? Le plus sûr est de nous
en tenir à notre plan d'évasion. Mais Gaudilla ne revient pas; je vais voir ce qu'il en
est. Je sais où obtenir des renseignements sûrs. Vous, attendez ici Esibianof. (Elle sort.)

Scène IV

La Prine. Une jeune géorgienne.

La Prine. Il me semble que Kalatousof m'abandonne. La vie lui est chère, il craint de l'ex
poser. On ne peut compter sur ses amis que quand on n'en a pas besoin. (Une
jeune Géorgienne entre.)

La Géorgienne. Ah, ma Prine!

La Prine. Eh bien, quoi mon enfant?

La Géorgienne. Je n'ose parler.

La Prine. Pourquoi? que crains-tu?

La Géorgienne. Je vous causerais du chagrin.

La Prine. Parle toujours. J'ai passé par tant d'infortunes que rien ne peut plus m'affliger.

Depêche-toi.

La Géorgienne. Gaudilla est enfermé dans la citadelle.

La Prine. Qu'a-t-il donc fait?

La Géorgienne. Il a tué Kalatousof.

La Prine. Est-il possible? Je ne te crois pas.

La Géorgienne. Prine n'est plus certain.

La Prine. Où cela s'est-il passé?

La Géorgienne. Chez le Gouverneur, en sa présence.

La Prine. Comment! en présence du Gouverneur. Pourrais-tu m'en dire la cause?

La Géorgienne. Kalatousof l'a accusé d'être venu pour vous emmener dans les montagnes.

La Prine. Le scélérat!

La Géorgienne. Gaudilla l'a traité d'imposteur, d'infâme; il en a reçu un soufflet, qu'il a

vengé, sur le champ, par un coup de poignard.

La Peine. Vous cela est-il bien sûr, mon enfant?

La Georgienne. Très sûr, ma bonne Peine. Je vais vous dire comment je le sais: n'ayez pas mauvaise opinion de moi, je suis bonne georgienne, je vous le proteste. (Elle baise les yeux.) Un arménien, officier au service de Prusse, me fait le cœur, en tout bien et tout honneur, s'entend, il veut m'épouser: c'est lui qui m'a tout raconté, en me faisant promettre le secret. Mais à peine me suis-je trouvée libre, je n'ai pu résister au désir de venir vous le rapporter, ma chère Peine. Adieu. Il faut que je m'en retourne bien vite.

La Peine. Merci, mon enfant.

Scène V

La Peine. Ses enfants.

La Peine. (Après quelques moments d'une douloureuse réflexion.) Dieu! est-ce là ta justice? Je suis dans l'opprobre, je voulais m'en tirer; je suis dans les fers, je voulais les briser; mon peuple est sous le joug du despotisme, je voulais l'en affranchir. Et tu romps tous mes projets, tu me replonges plus profondément que jamais dans l'abîme du malheur. (Les enfants entrent et voyant leur mère parler seule dans une grande agitation, font devant elle un demi-cercle silencieux.) Regarde ces êtres bons, purs, innocents: tu les livres sans pitié à leur persécuteur. Tu prières sa prospérité à la justice de leur cause, sa cruauté à la douceur de leur ame; tu en fais ses esclaves, eux, que les droits du sang destinaient à régner. Oui, je te renie; je cesse mes prières, je regrette mes adorations. Qu'avons-nous à faire d'un dieu qui protège l'usurpation, la tyrannie et le crime: je n'en veux plus. L'enfer sera moins inexorable que lui. (Elle couvre son visage de ses deux mains et semble absorbée dans sa douleur.)

Cécopie. (fait signe à ses frères et sœurs de l'imiter; il se met à genoux et à mains jointes, et dit:) Bon Dieu! rendez la tranquillité et le contentement à notre bonne mère. Si elle a commis quelque péché, punissez-nous au lieu d'elle, nous le savons.

faisons avec joie. Hélas ! nous n'avons qu'elle pour nous soigner, nous aimer, nous protéger : vous nous la conserverez. N'est-ce pas, mon Dieu, vous exaucez nos ferventes prières ? Oui, oui, je le sens dans mon cœur. Chère Maman ! calmez-vous, Dieu vous pardonne.

La Princesse. (sortant comme d'un assoupissement saisi avec vivacité Océpiv, se presse contre son sein.) Mon fils, mon cher Océpiv ! tu m'ouvres les yeux, tu me rends à moi-même, ah ! tu me sauves, oui, tu me sauves de l'enfer !... Comme mon cœur est déjà soulagé ! Le désespoir m'aveuglait, me rendait impie. Je me soumetts, résignée, à de si poignantes douleurs, à de si cruelles tribulations. Pardonne moi, ô Seigneur, mes blasphèmes ! C'est bien moins pour moi que je souffre, que je me plains, que pour mon peuple qui gémit dans les fers, que pour ces faibles créatures qui n'ont pu encore t'offenser... Et cet être vil, méprisable qui s'est insinué dans ma confiance pour me trahir, pour me livrer à mes ennemis ! Il repose maintenant dans les bras de la mort... ne remuons pas sa cendre criminelle... Misérable je te pardonne ! Dieu puisse te pardonner aussi ! Tu as été corrompu par l'or moscovite. Le funeste métal engendre partout le crime : espionnage, délation, infidélité, perfidie, crainte, terreur : voilà, au lieu de la justice, les moyens dont les despotes se servent pour gouverner les peuples et se garantir de leur haine ; et après avoir propagé la dépravation dans tous les cœurs, ils ont tout prêts des cachots, des verges, le bâton, le gibet, la hache et le bœuf, veau pour punir des crimes dont ils sont eux-mêmes coupables, (aux enfants qu'elle embrasse.) Aller, mes chers enfants j'ai besoin de tranquillité. (ils s'en vont.)

Scène VII

La Princesse. Hélène.

La Princesse. Ainsi voilà tous mes projets défaits en fumée. Et cependant qu'ils étaient beaux, qu'ils étaient justes, qu'ils étaient nobles ! Vraiment ils méritaient l'appui de la Providence. Dieu en a décidé autrement. (Hélène entre.)

Hélène. Tout est perdu ma fille, notre dernière ancre de salut est rompue.

La Princesse. Je le sais.

Hélène. Savez-vous aussi que Skatousof a été immolé par Sadilla.

La Princesse. Je le sais.

Hélène. Que le général Sadilla est aux fers.

La Princesse. Je le sais.

Hélène. Que faites-vous maintenant.

La Princesse. Je suis résignée à tout.

Hélène. Si vous épousiez Coïtsianof.

La Princesse. Jamais l'ennemi de ma patrie ne partagera ma couche.

Hélène. Il vous enverra en Prusse.

La Princesse. Je le répète, je suis résignée à tout. Mais il se gardera bien d'user d'une si méprisable violence. Il va revenir, je l'attends. Nous verrons si l'amour de la patrie, l'honneur et la gloire ne peuvent rien sur son cœur.

Hélène. Vous ne le convertirez pas.

La Princesse. L'amour fait de plus grands ~~obstacles~~ miracles.

Hélène. L'amour? oui; mais il est conduit par l'ambition.

La Princesse. Je lui offre un trône; y a-t-il quelque chose plus digne de l'ambition d'une grande âme.

Hélène. S'il pouvait y monter aujourd'hui, il l'accepterait. Mais ce n'est qu'une espérance éloignée: il ne lui sacrifiera pas les bonnes grâces de son maître.

La Princesse. Alors qu'il renonce, pour jamais à l'idée de m'épouser. Une russe, une âme servile comme la sienne, est assez bonne pour lui.

(Un domestique annonce le Gouverneur.) Il entre en saluant.

Scène VIII.

La Princesse. Hélène. Coïtsianof.

La Princesse. Venez-vous, Prince Coïtsianof, en fidèle serviteur russe, vous réparer de mes douleurs?

Coïtsianof. Non, Madame, je viens comme ami et comme parent, tâcher de vous ramener à des sentiments plus raisonnables.

La Princesse. Et pour y parvenir, vous avez commencé par faire emprisonner Sadilla.

Coïtsianof. C'est un homme dangereux.

29
La Peine. Et vous avez payé un perfide pour épier mes actions ?

Crispianof. C'est mon devoir d'obéir. La cour qui sait ce dont vous êtes capable m'a chargé de vous surveiller sévèrement.

La Peine. Et vous me dites cela sans rougir ?

Crispianof. Si l'on vous laissait la liberté d'agir, vous deviendriez une dangereuse révolutionnaire; la Géorgie serait bientôt bouleversée.

La Peine. Désirez-vous connaître les vrais révolutionnaires, je vous les indiquerai.

Crispianof. Cela est toujours bon à savoir.

La Peine. Ce sont les despotes et les gouvernements arbitraires qui finiront par soulever contre eux toute l'Europe. Convenez que votre maître est à leur tête comme le plus dangereux ~~des despotes~~.

Crispianof. Je ne conçois pas comment vous pouvez parler de la sorte en ma présence.

La Peine. Je vous crois; vos pareils haïssent la vérité et les vertus qui en découlent, car elles les font trembler. Pour moi je les révère.

Crispianof. Vraiment, vous les révèrez ? De l'est-ce donc, à votre sens, que la vertu, vous qui voulez me rendre paillard ?

La Peine. C'est la beauté morale dont vous trouverez les nobles manifestations et les touchantes peintures dans la vie de Socrate, d'Aristide, de Vincent de Paul, de Sini, de Sordani, de Lafayette.

Crispianof. Vous placez Lafayette dans la société de ces hommes sages et pacifiques.

La Peine. C'est un des plus grands bienfaiteurs du genre humain. Sa belle vie est toute de dévouement à sa patrie, et de sacrifices au bonheur des hommes.

Crispianof. Un des plus passionnés promoteurs de la révolution.

La Peine. Elle a rendu à la France sa grandeur et sa dignité.

Crispianof. Elle a coûté la vie à un excellent roi.

La Peine. Louis XVI en bon français, doit, du haut des cieux, contempler avec satisfaction cette France maintenant toute resplendissante de gloire, toute pétillante d'esprit et de savoir, toute florissante par la liberté, les arts et l'industrie, toute puissante par la sympathie des peuples. Moi, qui ne suis qu'une faible femme, si

j'avais mille vies, je les sacrifierais volontiers pour élever mon pays à ce haut degré de prospérité.

Criscianof. Vos idées sont extrêmes, mais le temps est un puissant remède à tout. Vous savez Peine pourquoi je suis devant vous; c'est pour la dernière fois. Que puis-je espérer?

La Peine. Tout ce que vous désirez. Vous savez quelle condition est attachée à la possession de ma personne.

Criscianof. Est-il donc impossible de vous faire changer? Il faut que je vous prévienne que j'ai l'ordre de vous envoyer dans l'intérieur de l'empire. Ayez pitié de vos enfants, je vous en conjure. Vous sentirez que je ne pourrais manquer à mon souverain, sans vous donner le droit de m'assimiler à Thalatosof.

La Peine. En me trahissant il a trahi la patrie; vous la serviriez, vous, en vous détachant de la Prusse. C'est vous l'honneur, à lui la honte.

Criscianof. Un soldat qui abandonne son poste et ses drapeaux est un traître qui mérite la mort.

La Peine. Pour la patrie! Pour sauver la patrie! il n'y a ni désertion, ni trahison, ni crime. Tout est juste, tout est permis, tout est légitime magnanime.

Criscianof. De pareils principes ne sont bons qu'à remplir le monde de discorde, de troubles et de désordres. Mettons fin à ces discussions oiseuses et terminons. Voulez-vous absolument me réduire à la cruelle nécessité de vous déporter.

La Peine. Vous ne le ferez pas.

Criscianof. Je le ferai.

La Peine. Alors vous souillez votre nom d'une tache indélébile; vous serez abhorré; mille imprecations tomberont sur votre tête; une suite incessante de chagrins et de contrariétés entraveront votre administration. Et vous le prédisez; croyez-moi inspiré.

Criscianof. Quelques maux qui me menacent, j'obéirai. Je vous quitte, Madame, emportant avec moi l'amer regret qu'un devoir sévère me force d'être le

persécution d'une personne que j'aime et révère plus que je ne pourrais l'exprimer.
La Peine. Mais pas assez pour partager sa destinée et opérer avec elle la restauration de la
Géorgie. Adieu, sans revoir, Prince. (Il salue et sort.)

Scène VIII

La Peine. Hélène.

Hélène. N'est-ce pas, ma fille, je t'ai mieux jugé que vous ?

La Peine. C'est une ame servile qui sacrifierait l'humanité tout entière plutôt que de déplai-
re à son maître. Il est digne de ramper dans l'esclavage.

Hélène. Doutez-vous encore qu'il vous fasse arrêter.

La Peine. Ce serait une action si lâche, envers une femme, qu'il ne se la permettra pas.

Hélène. Je suis d'une autre opinion. Il vaudrait mieux, ce me semble, vous soustraire
à ce danger par un mariage.

La Peine. Sans l'aimer, et le méprisant ! ce serait le tromper et me manquer à moi-
même. Si je l'épouse je deviens moscovite, je légitime, par là, l'usurpation et re-
nonce tacitement aux droits de ma famille. Qu'on m'enlève, je serai esclave,
mais forcée de l'être. En lui donnant ma main, je me ferais esclave volontaire, et
ce sont les esclaves volontaires qui font les tyrans. Je ne veux pas en augmenter
le nombre. Je préfère souffrir que de m'avilir. Allons, chère mère, voir ce que
font les enfants. (Elles s'en vont.)

Scène IX

Une chambre de Tsitsianof.

Tsitsianof. Sorokin.

Tsitsianof. Cette femme a la tête aussi altière, aussi dure que la cime du Caucase.

Sorokin. Je me doutais bien qu'elle serait inébranlable.

Tsitsianof. Ses idées de liberté, d'indépendance sont excessives. Et avec cela quelle animosité
contre la Russie.

Sorokin. Les haines royales sont vives et profondes.

Tsitsianof. Je lui ai parlé de l'ordre de la transporter; elle a l'air de s'en moquer et
de me braver. Elle me pousse à bout. Que faire ?

Sorokin. Bien. Il n'y a pas d'alternative, puisque l'ordre est-là.

Christianoof. La cour m'a laissé la liberté d'en suspendre, et même d'en arrêter l'exécution, d'après les convenances. Considérez aussi qu'elle est ma proche parente, qu'elle excite une vive et générale sympathie, qu'enfin je l'aime.

Sorokin. Le devoir avant tout. Craignez de compromettre la paix de votre gouvernement. Vous en seriez responsable.

Christianoof. Je le remplirai ce triste et austère devoir; mais mon cœur en sera froissé. Son ame grande, fière, généreuse me subjuguera. Ma dignité ne me permettra plus de faire immédiatement la moindre démarche. Allez, la trouver mon cher Sorokin: mettez en œuvre toute votre éloquence pour lui représenter les suites fâcheuses, ou les avantages précieux qui résulteront pour sa famille, de la détermination qu'elle prendra. Je me repose sur votre sagesse, mon ami, et si vous réussissez, ma reconnaissance égalera le service.

Sorokin. Compter sur mon zèle à vous servir, Prince; mais rejetez sur son obstination si je ne puis rien obtenir. (Il s'en va.)

Scène X

Christianoof. Le Général Saxe.

Christianoof. J'ai honte de ma faiblesse. Elle me presse dans ses fers, je la chéris, je voudrais la voir heureuse; mais je ne puis remplir ses vœux sans me rendre criminel. Lui promettre tout pour obtenir sa main, et manquer ensuite à ma parole, ce ne serait pas moins déshonorant. Il vaut mieux souffrir et rester dans la ligne du devoir. Si j'ai mal fait de me dévouer à la Prusse, je ne réparerais pas ma faute en devenant parjure. Qui sait, d'ailleurs, si cette périlleuse entreprise réussirait? Affa-t-il, dans ce monde, quelque chose de plus séduisant et en même temps de plus trompeur que l'espérance? (Saxe reparaît.)

Saxe. Je me rends à vos ordres, mon Général.

Christianoof. Que deux bonnes voitures bien attelées soient prêtes. Il faudra aussi qu'un bataillon, un escadron et deux pièces d'artillerie se mettent au pitôt en

marche pour servir d'escorte à la Reine Marie. Allez faire ces dispositions et venez
prendre mes ordres.

Larocq. Bien mon Général. (Il s'en va, Pitsianof entre dans son cabinet.)

Scène **XVI**

La salle de la Reine.

La Reine. Hélène.

Hélène. Je tremble, ma fille, au moindre bruit que j'entends. Il me semble que ce sont
les gendarmes de Pitsianof qui viennent vous enlever, pour vous punir de vos
refus.

La Reine. J'accepte toutes les conséquences de ma conduite. Mais que serait-ce donc que
son amour, s'il exerceit sur moi cette basse vengeance?

Hélène. Son amour, s'il en a, est subordonné à l'intérêt et à l'ambition. Il calcule les
avantages et les risques. Si c'était une passion elle l'entraînerait après vous. Il
ne vous aimait sûrement pas d'abord. Maintenant il a pour vous un peu
plus d'affection causée par les difficultés et par votre résistance; mais il ne fera
pas un pas qui puisse le compromettre, et vous serez arrêtée.

La Reine. Que ma destinée s'accomplisse! Si je ne puis remonter sur le trône de Géor-
gie, je préfère être la captive forcée du Czar que de consentir à être son escla-
ve. L'aversion que je sens pour tout ce qui est russe de naissance et de senti-
ment est insurmontable; je refuserais même un Grand-Duc. (Sorokin en-
tre et salue respectueusement.)

Scène **XVII**

La salle de la Reine.

La Reine. Hélène. Sorokin.

Sorokin. Le vif intérêt, Reine, que je prends à vos peines et à la destinée de votre chère
et intéressante famille, me conduit ici aujourd'hui.

La Reine. (qui se lève) Vous êtes l'ami du Prince, vous venez probablement me prépa-
rer à mon exil.

Sorokin. Pour rien au monde je ne me chargerais de cette désagréable commission.

La Princesse. Voyons, expliquez-vous.

Sorokin. Je viens vous dire, Princesse, que vous pouvez vous assurer un sort très brillant, et j'ose vous prier instamment de ne pas le refuser.

La Princesse. Il n'y a de brillant qu'un trône pour une reine détronée.

Sorokin. Je regrette de ne pas en avoir un à ma disposition, je vous l'offrirais, car vous le mériteriez. Mais dans l'adversité on peut bien se contenter à moins.

La Princesse. Mais non, Un trône ou rien.

Sorokin. Ne vous faites pas illusion, Princesse; un refus, c'est votre exil. Aujourd'hui vous ne passerez plus la nuit à Tiflis.

Helène. Ce serait une injustice revoltante que le Prince regretterait de s'être permise.

La Princesse. S'il oublie que j'ai été Princesse, il se rappellera, peut-être, que je suis sa proche parente.

Sorokin. J'en doute. On vous séparera, je le crains bien, de vos enfants qu'on enverra à la Russie.

La Princesse. Plus le despote accumulera de crimes, plutôt il sera renversé. J'aime mieux être une victime de la liberté que de lui rendre hommage.

Sorokin. Serait-ce là votre dernier mot? O! laissez-vous, attendrez Princesse, sur le sort qui vous attend et sur celui de vos bons et nombreux enfants. Il est beau aussi de fléchir devant la nécessité.

La Princesse. L'humilité donne du relief à la prospérité, mais le malheur doit être ennobli par le courage et la fierté. J'ai souffert tant d'injustices, d'insultes, d'outrages du Gouvernement russe; mon cœur en est si profondément ulcéré, qu'une réconciliation est devenue impossible; elle m'avilirait.

Sorokin. Pufflichissex, Princesse, que vous allez, pour toujours, quitter la belle Géorgie: vous ne reverrez plus cette végétation magnifique qui s'étend jusque sur le sommet des montagnes; ces fleurs si variées d'un éclat merveilleux, qui exhalent un si délicieux parfum; ces fruits suaves, succulents, vermeils qui offre sans cesse la féconde Pomone; ces plaines et ces côtes couvertes des riches dons de la bienfaisante Cérès et du joyeux Bacchus; cette température douce, agréable, vivifiante qui

donne la force et la santé; ces fiers monts Caucase, vrai séjour de la valeur et de la liberté; enfin ces bienveillantes populations qui vous chérissent et vous riverent encore comme leur Peine.

La Peine. Ah! cessez, cessez! J'aurais peut-être la honteuse faiblesse de céder et de renoncer à mes convictions.

Sorokin. Vous serez transportée dans des contrées hyperborées, humides, chargées de vapeurs et d'épais brouillards; tourmentée par un hiver triste et rigoureux pendant neuf mois de l'année; vous y trouverez des populations misérables et à demi-sauvages, dont vous ignorez la langue et qui vous regarderont comme une ennemie; vous y serez privée de société, surveillée par une police brutale et tracassière, gênée dans tous vos mouvements et vos volontés; loin probablement de vos enfants que vous n'aurez pas la consolation d'élever: voilà, Peine, le sort qui vous attend si vous persistez dans vos refus.

La Peine. Que la volonté de Dieu soit faite! Ni la dissimulation, ni la fourberie, ni le mensonge n'ont jamais flétri mon cœur. Ma vie entière est exempte de reproche: je l'ai consacré toute au bonheur de mes semblables et de ma famille. Je veux entrer dans la tombe libre et pure comme j'ai vécu; ce qui ne serait pas possible si j'épousais Estrianof, comme il l'entend, puisque je deviendrais nécessairement moscovite. Si ma personne lui paraît trop chère, au prix que j'y ai mis, qu'il y renonce. J'espère qu'il me laissera tranquille à Ciflis. Pour lui ôter toute crainte et tout prétexte de m'éloigner, je lui donne ma parole, que je tiendrai religieusement, de ne jamais rien entreprendre ni contre lui, ni contre la Prusse. Après la triste expérience que m'a fait faire le traître Scalatousof, je ne désire plus rien que de vivre en paix, ignoré dans mon pays, au sein de ma famille. Qu'il me fasse aussi la grâce de relâcher Gadilla. S'il a manqué, ce n'est que par amour pour la famille de ses rois. Je promets de ne le revoir jamais ni avant ni après son retour dans les montagnes.

Sorokin. Si mon intercession est de quelque influence, vous obtiendrez, Peine, ce que vous demandez, sous ces conditions, car je les trouve très justes.

La Peine. Froger, brave Sorokin, que je sais apprécier votre zèle et la part que vous prenez à mes maux. Un doux souvenir en sera gravé au fond de mon cœur.

Sorokin. Dieu daigne vous protéger, bonne Peine!

Scène XIII.

La Peine. Hélène.

La Peine. S'il connaissait la haine qui brûle dans mon âme contre son despote de maître, il céderait ses démarches. Mais les hommes faibles ne peuvent se faire une idée des sentiments nobles qui animent un cœur généreux.

Hélène. Il va je le crains bien, se porter par dépit aux dernières extrémités contre vous.

La Peine. Je ne puis l'empêcher, il a la force à sa disposition. Mais dans quelque lieu qu'on m'envoie, mon âme restera libre et je ne céderai de faire des vœux pour l'annihilation de cette puissance barbare, usurpatrice et criminelle. (Elle regarde dans la pièce voisine.) Mes enfants dorment d'un bon sommeil; ils avaient veillé longtemps, rejouis par l'espoir d'une agréable promenade. Hélas! ils en feront peut-être bientôt une fort longue et fort triste. Vous aussi, ma bonne mère, vous êtes fatiguée, allez prendre quelque repos. Pour moi, il m'est impossible de fermer la paupière. (Hélène donne un baiser et la bénédiction à Marie et sort.)

La Peine. Je suis seule maintenant, j'aurai toute la liberté de m'abandonner à mes réflexions.

(Elle se place sur un sofa, dans le fond de la scène, un pied pendante, l'autre étendu sur le sofa; elle pose sa tête sur sa main. C'est dans cette position qu'on doit la retrouver.)

Scène XIV

La chambre de Tzitsianof.

Tzitsianof. Sorokin parlent en entrant.

Tzitsianof. Ainsi, vous n'avez pu la toucher, elle est toujours inébranlable?

Sorokin. Comme je viens de vous le dire. Seulement elle vous prie de la laisser vivre tranquille à Tiflis.

23
Eitsianof. Ha, ha! elle s'abaisse déjà jusqu'à la prière: ce n'est pas assez, il me faut une soumission complète.

Sorokin. Vous ne lui refuserez pourtant pas cette faveur, j'espère.

Eitsianof. Si fait: le mariage ou l'exil.

Sorokin. Elle vous engage sa parole. Croyez-moi, c'est une parole sacrée.

Eitsianof. Me fier à la parole d'une femme! Est-ce bien vous, Sorokin, qui me le conseillez?

Sorokin. Mais quelle femme! Sous cette magnifique enveloppe s'est réfugiée l'âme d'un grand homme.

Eitsianof. Ce n'est pas ainsi que vous m'avez tantôt parlé. D'au vous vient ce changement.

Sorokin. Je ne la connaissais pas assez. Je viens de lui parler pour la première fois: quels sentiments nobles! quelle élévation de caractère!

Eitsianof. Je vous entends, elle vous a gagné. Ne seriez-vous pas déjà amoureux d'elle?

Sorokin. Prince! point de plaisanterie, elles seraient déplacées. Je lui rends justice, je la plains et l'admire. (Lazarof entre.)

Scène XV.

Le Prince. Sorokin. Lazarof.

Lazarof. Mon Général! toutes les dispositions sont faites: le bataillon est sous les armes, l'escadron à cheval, les canons attelés, et de bonnes voitures sont prêtes pour le Prince et ses enfants.

Eitsianof. Bien. Allez et conduisez-vous avec fermeté. Je me trouverai là avant qu'elle monte en voiture. (Lazarof salue et sort.)

Scène XVI.

Eitsianof. Sorokin.

Eitsianof. Nous approchons du dénouement. Craignez-vous qu'elle persistera dans son obstination?

Sorokin. Je n'en doute pas; ses principes lui en font un devoir.

Eitsianof. Alors je la fais deporter.

Sorokin. Quand vous la verrez, entourée de sa nombreuse famille en pleurs, vous en se-

rex attendri, et je me flatte de l'espoir que vous suspendrez cet ordre trop rigoureux envers une femme et une parente.

Coïtsianof. Non, je vous le dis, un mariage ou sa déportation. Cette alliance flattait mon ambition, et, en assurant le paix à la Géorgie, me promettoit les bonnes grâces de la cour. Puisqu'elle s'y refuse, je serai sans pitié. Venez, allons assister à la dernière scène d'un drame où j'ai joué un rôle petit et assez ridicule. (Ils sortent.)

Scène XVII.

La Peine, puis successivement Laxaref, des soldats, Hélène, les enfants, Coïtsianof, Sorokin, des serviteurs.

La Peine est sur le Sopha, dans la position où on l'a laissée; elle semble avoir un peu somnillé; elle fait le signe de la croix, se frotte le front de la main et dit d'une voix pénétrante: Seigneur ne m'abandonnez pas!

Laxaref. (Entre brusquement, et sans lui témoigner le moindre égard il lui dit d'un ton brutalement militaire.) Levez-vous, il faut partir.

La Peine. Mes enfants sont plongés dans un doux sommeil; si je les réveillais en sursaut, cela pourrait leur faire du mal; leur sang se gâterait. Vous aurez la complaisance d'attendre un peu.

Laxaref. Il faut vous lever et les réveiller sur le champ; je ne peux attendre plus longtemps.

La Peine. Qui vous a donc donné cet ordre si pressant?

Laxaref. Le Général en chef Coïtsianof.

La Peine. Coïtsianof, Coïtsianof! écume de notre sang, honte de notre race!

Laxaref. Point de réplique et levez-vous, je vous l'ordonne.

La Peine ne répond pas. Laxaref voyant qu'elle persiste à le faire attendre jus- qu'à ce que ses enfants se réveillent d'eux mêmes, s'approche de la Peine, se pen- che, lui prend le pied pour la faire lever de force; mais prompt comme la foudre elle saisit un poignard qu'elle tenait caché et l'enforce tout entier dans le cœur de Laxaref qui tombe en poussant un cri perçant.

A ce cri un officier entre avec des soldats qui, à la vue de leur général expi-

rant, restent tout stupéfaits.

Hélène et les enfants qui se sont réveillés au bruit, entrent l'un après l'autre dans la chambre tout interdits.

Des domestiques sont aussi entrés et gardent un douloureux silence. Enfin Etsicianof entre avec Sorokin.

Scène XVIII

La Prune. Etsicianof. Sorokin et tous les autres personnages.

Etsicianof. (Regardant le cadavre de Lararef) Qu'avez-vous fait, Marie?

La Prune. J'ai vengé mon honneur. Ainsi périsse chaque être lâche et insolent qui a la bassesse d'ajouter l'outrage au malheur.

Etsicianof. Il était chargé de mes ordres.

La Prune. Tu es donc l'auteur de sa mort. Je pourrais te faire subir le même châtiment, mais ton sang servile souillerait ma main. Je trouverai un vengeur digne de toi. Esclave moscovite! traître à ta patrie! vois, comme je te méprise! (Elle lui jette son poignard.)

Etsicianof. Pour le coup c'en est trop! Soldats, faites votre devoir.

Les soldats arrachent Marie des bras de sa mère qui la tient embrassée, et ils la poussent à coups de crosse hors de la salle; d'autres soldats emportent les enfants qui pleurent; Hélène tombe évanouie; les serviteurs poussent des sanglots.

Fin du 3^e et dernier acte.

Skanowanie i opracowanie graficzne na CD-ROM :



ul. Krzemowa 1

62-002 Suchy Las

www.digital-center.pl

biuro@digital-center.pl

tel./fax (0-61) 665 82 72

tel./fax (0-61) 665 82 82

Wszelkie prawa producenta i właściciela zastrzeżone.

Kopiowanie, wypożyczenie, oraz publiczne odtwarzanie w całości lub we fragmentach zabronione.

All rights reserved. Unauthorized copying, reproduction, lending, public performance and broadcasting of the whole or fragments prohibited.